

Thomas Sauvadet, « Mises en valeur et mises en danger du corps : le vieillissement prématuré des jeunes de rue et de cité », dans Dussy D., Fourmaux F. (dir.), *Aux limites de soi, les autres. Enquêtes en sciences sociales*, Aix-en-Provence, Éditions Persée, 2011, pp. 105-120.

Mises en valeur et mises en danger du corps :

Le vieillissement prématuré des jeunes de rue et de cité

Après avoir défini ce que nous entendons par « jeunes de rue » (chapitre I), il s'agira d'étudier la place cruciale occupée par le corps dans les interactions entre enquêtés.

Nous montrerons que la mise en danger du corps sous-tend fréquemment ces interactions (chapitre II) et induit un vieillissement physique prématuré, socialement valorisé (chapitre III) ou au contraire stigmatisé (chapitre IV), mais qui conduit dans tous les cas à l'épuisement (chapitre V).

I. Présentation des enquêtés et de la méthode d'enquête

Les données socio-ethnographiques ici présentées ont été réalisées entre 2000 et 2003 dans une cité HLM de la banlieue sud de Paris¹. Elles concernent une centaine d'enfants, d'adolescents et de jeunes adultes (jusqu'à 30/35 ans) de sexe masculin, qui ont comme point commun d'utiliser la rue davantage comme un lieu de vie que comme un lieu de passage, contrairement à l'usage de l'immense majorité (90%) de la population juvénile et masculine, et contrairement à l'usage de la quasi-totalité des filles et des adultes².

Ces jeunes que nous qualifierons « de rue³ » viennent dans la plupart des cas des familles les plus pauvres du quartier, de familles nombreuses issues des immigrations les plus

¹ Pour une thèse de doctorat, récemment publiée (Sauvadet, 2006). Conformément à la demande de certains de mes enquêtés, l'anonymat (des lieux et des noms) a été adopté.

² Au sujet des quelques adolescentes qui « traînent dans les rues », voir la recherche récente de Stéphanie Rubi (2005).

³ Nous les qualifierons ainsi afin de les distinguer des autres résidents du même âge qui utilisent cet espace davantage comme un lieu de passage que comme un lieu de vie, mais cette qualification ne doit pas les assimiler aux véritables errants, aux clochards, même s'il existe une porosité entre ces univers sociaux. Par ailleurs nous préférons l'expression « jeunes de rue » aux expressions plus répandues telles que « jeunes de banlieue » et « jeunes de cité ». La catégorie « jeunes de banlieue » se déconstruit facilement car chacun sait bien de quelle banlieue il parle : celle des villes pauvres, et plus précisément celle des cités HLM. Un peu plus précise, la catégorie « jeunes de cité » reste malgré tout un fourre-tout qui rassemble sous une même appellation des jeunes aux pratiques très différentes, comme le prouve ici l'usage de la rue comme un lieu de vie (usage caractéristique

récentes, les trois dimensions étant étroitement liées. Difficultés et échec scolaires, chômage et conflits familiaux, expérience du racisme, insoumission à l'autorité adulte et institutionnelle, etc., constituent une bonne partie de leur quotidien et de leur condition mais nous nous intéresserons ici essentiellement aux relations qu'ils ont entre eux dans la rue, tout en connectant l'analyse aux contraintes structurelles qui créent le cadre de ces relations. Ce n'est pas, par exemple, un hasard si la rue détient une telle importance pour les jeunes étudiés : elle représente depuis toujours l'espace du populaire (et du masculin) par excellence⁴. « *Rentrons chez nous* », dit Gavroche sortant d'une maison pour retrouver la rue. En peu de mots, le génie de Victor Hugo exprime la réalité de la vie des couches urbaines prolétarisées. Ce qu'Arlette Farge décrit pour le Paris du XVIII^e siècle vaut encore, toutes choses égales par ailleurs, à la fin du siècle suivant : la rue est l'habitat du peuple, l'espace dans lequel il vit, sinon loge. Car les conditions de logement du plus grand nombre ont si peu évolué en un siècle que la rue reste toujours le complément naturel, l'appendice immédiat du réduit domestique » (Flamand, 2001, p. 50). La rue n'est plus aujourd'hui l'espace dans lequel le plus grand nombre vit, sinon loge, néanmoins les enquêtés s'inscrivent en partie dans cette histoire. Face à l'exiguïté ennuyante ou stressante du domicile familial, la rue représente un espace de libération qu'ils cherchent parfois à s'approprier (« *La rue, c'est chez moi !* » rétorque l'un d'eux à un résident lui reprochant de s'adosser à sa voiture, avant de le menacer) avec l'aide de leurs frères et de leur groupe de pairs (leur « bande » dit-on).

Habiter sur place permet au sociologue de gagner un minimum la confiance des enquêtés, cela légitime un peu sa présence. L'aide d'un informateur, qui joue également un rôle de médiateur et de protecteur, s'avère ensuite précieuse. De jeunes adultes que je connaissais au préalable et qui étaient reconnus et respectés parmi les autres jeunes présents dans la rue, acceptèrent de jouer ce rôle. Il fallut ensuite intégrer un système d'échanges de biens et de services qui engendre des négociations plus ou moins « viriles » où il vaut mieux ne pas « perdre la face ». L'enquêteur doit également s'expliquer de façon régulière, montrer qu'il comprend les jeunes concernés et qu'il se tient toujours à bonne distance des jugements sévères du sens commun.

des jeunes qui se revendiquent « de cité ») ou comme un simple lieu de passage (usage caractéristique des jeunes qui se tiennent à distance de la mauvaise réputation du quartier).

⁴ Et en particulier l'espace des fractions inférieures du milieu populaire, plus éloignées que les autres du confort domestique bourgeois.

II. Des corps marqués, des réputations et du contrôle social

L'intimité d'une famille surgit parfois dans l'espace public lorsqu'un enquêté interroge l'un de ses camarades au sujet des traces de coups dont témoigne son corps ou son visage. « *Je vais me faire déchirer par ma mère* » et « *défoncer par mon père* » disent les enquêtés lorsqu'ils expliquent à leurs copains qu'ils doivent les quitter pour « *rentrer à la zon-mai*⁵ » (maison en verlan). La dureté des relations familiales explique en partie pourquoi les enquêtés préfèrent « *la rue* ».

La violence physique des pères et des frères, voire celle des mères et des grandes soeurs, les interpellations et les interrogatoires musclés de certains policiers ou agents de sécurité privée, ainsi que la brutalité des autres garçons de la rue, marquent le corps des enquêtés. Hématomes, brûlures, plâtres, béquilles, éraflures, points de suture, etc., rappellent la fragilité des corps et la rudesse du monde social.

Entre jeunes de rue, de multiples défis et logiques de distinction obligent, pour ne pas « perdre la face », à accomplir des acrobaties (en vélo, en scooter, en plongeant ou en escaladant, etc.) qui se terminent parfois en chutes plus ou moins graves. Le corps porte ensuite la trace de l'échec, tel un stigmate, physique donc particulièrement visible, qui engendre différentes formes de déclassement⁶. Chacun souhaite connaître la cause de la blessure car rater une prise de risque distinctive, perdre un défi quelconque ou pire, une bagarre, modifient la position hiérarchique qu'occupait la victime parmi les jeunes de rue. Les réseaux d'alliances se recomposent suite à cet événement. Exemples :

1) Lors d'un match de football, un contact physique trop appuyé produit une querelle puis fait éclater une bagarre. Samir (18 ans) frappe et marque Patrick (16 ans) à l'œil gauche. Lorsque je le croise à l'arrêt de bus, ses lunettes de soleil cachent mal sa blessure, je l'interroge, il s'énerve :

« Lâchez-moi avec ça ! De toutes les façons, pour moi, maintenant, c'est chacun sa vie, plus rien à foutre de ce que dit la cité ! »

Deux mois après, je constate qu'il a changé d'avis en ce qui concerne l'importance qu'il accorde à sa réputation dans « la » cité : elle est redevenue primordiale. Il a également changé de bande et s'est ainsi un peu éloigné de Samir. Dans la rue, avec sa nouvelle bande,

⁵ L'italique entre guillemets indique qu'il s'agit du vocabulaire des enquêtés.

⁶ Sur la question de la visibilité des stigmates, voir : Goffman, 1975.

Patrick affiche comme d'habitude un regard froid, mais celui-ci gagne désormais en intensité grâce à la « *belle cicatrice de boxeur* » qui lui coupe l'arcade sourcilière. Sa cicatrice témoigne du risque qu'il a pris, mais indique également les risques qu'il a l'habitude de prendre et donc ceux qu'il s'apprête à prendre. Elle crédibilise l'image de « *dur* » qu'il cherche à se donner pour gagner le respect des autres jeunes de rue. Malgré cette dimension positive, elle reste un stigmaté : « *Samir a marqué Patrick* » dit-on. Son visage porte en permanence la trace de la supériorité de Samir et ce dernier ne se gêne pas pour le rappeler en public :

« Comment il se la joue Patrick ! Tu veux une seconde cicatrice ? De l'autre côté ? Pour équilibrer ! »

2) Damien vient d'acheter une voiture de seconde main. Désormais, il multiplie les prises de risques sur l'espace routier, ce qui conforte sa popularité, jusqu'au jour où un accident réduit sa voiture à l'état d'épave. Ses copains compatissent puis stigmatisent son échec :

« C'est ça de vouloir jouer au chaud (au dur) aussi ! T'as trop voulu jouer au chaud, c'est tout. Maintenant, tu es à pied, on est à pied. »

L'inquiétude vis-à-vis de ses blessures sert de prétexte aux plaisantins :

« Oh, Damien, ça va mieux ? Tu ne t'es pas raté ! Tu peux faire une carrière dans les films d'horreur maintenant. »

Sa situation sociale s'arrange au fur et à mesure que ses blessures cicatrisent, diminuant ainsi la visibilité du stigmaté.

3) Zakari est un adolescent reconnu parmi les enquêtés. Lorsque les plus intrépides de ses camarades escaladent un mur de plusieurs mètres pour échapper aux agents de sécurité d'un centre commercial, il les imite. À la réception de son saut, les ligaments de son genou droit se déchirent et les agents le ceinturent. Ses camarades respectent son échec, préférable à la paralysie de ceux qui n'ont pas osé et qui se sont laissés prendre. Si sa chute physique n'implique pas une chute sociale immédiate, son genou fragilisé le marginalise dorénavant en de multiples occasions. Zakari ne participe plus de la même façon aux matchs de football (dans le cas contraire sa blessure s'aggrave et le met sur la touche) et ne se bagarre plus comme autrefois. Il ne peut désormais prendre le dessus sur son adversaire qu'en outillant sa violence et il ne s'y risque que lorsque le contrôle social exercé par ses pairs l'y contraint.

Exemple :

Alors qu'une rixe « inter-cités » se prépare, Brice lui propose publiquement de se mettre à l'écart, avec les « faibles ». Zakari refuse et pointe un couteau dans sa direction : « *Je cours peut-être pas vite, mais je pique celui qui m'approche !* »

Participer à la défense de l'honneur collectif (« *l'honneur du quartier* » en l'occurrence) conditionne l'honneur individuel : grâce à sa participation, Zakari se classe du côté des « vrais », des « chauds », et s'éloigne des « bouffons » et des enfants. Sa détermination préserve sa réputation. Peu à peu il acquiert une réputation de « fou », de « ouf » en verlan. Sa « folie », symbolisée par sa politique jusqu'au-boutiste, fait peur et compense son handicap physique. Parallèlement Zakari respecte les façons dominantes de penser et de faire qui dirigent les interactions entre jeunes de rue. Son comportement reste prévisible car ses motifs apparaissent légitimes (dette non remboursée, vengeance répondant à une insulte visant l'honneur individuel ou collectif...). Seuls les moyens employés sont perçus comme relevant de la « folie » car ils menacent directement la survie biologique des protagonistes du conflit. Il s'agit d'une définition de la folie profane et positive. Lorsque la prévisibilité des conduites violentes s'avère trop faible, elle devient négative et différentes formes de marginalisation ou d'exclusion, définitives ou temporaires, se mettent en place. Exemple :

Abdel demande à Giali de lui prêter son scooter. Il refuse. Sans un mot, Abdel se jette brusquement sur lui mais perd l'avantage. Malgré sa petite taille, Giali l'immobilise sans le frapper puis le relâche lentement en pensant avoir refroidi ses ardeurs. Abdel se relève, sort un couteau et le plante dans la cuisse droite de son adversaire.

Semi-grossiste de cannabis, Giali ne porte pas plainte, il déteste les policiers et les juges et ne veut pas « *passer pour une balance* » ni entrer en conflit avec les grands frères d'Abdel, des *leaders-dealers* craints et respectés qui l'approvisionnent.

Les autres jeunes de rue apprécient Giali et dénoncent unanimement la « folie » d'Abdel, jugé « fou » au sens négatif du terme. Son motif apparaît illégitime, son comportement, disproportionné et imprévisible. La solidarité joue en faveur de Giali, « *la rue* » réclame une sanction : Abdel, habituellement protégé par sa fratrie, ne doit pas cette fois échapper à la « *justice du quartier* ».

En conséquence, les grands frères d'Abdel indemnisent Giali financièrement et désavouent leur propre petit frère. Après l'avoir rossé en public, ils le chassent de la cité. Il dormira pendant plusieurs semaines dans une camionnette abandonnée, non loin du quartier, avant de réintégrer le foyer familial grâce au soutien de sa mère.

III. Le territoire du corps et ses transformations : le « vieillissement » accéléré positif

Les relations sociales sollicitent les corps dans maintes occasions, pour appuyer l'expression de la solidarité ou de la rivalité, de la joie, de l'ennui ou de la colère. Ce qui peut apparaître aux yeux du sociologue comme une violence physique (ou verbale) de faible intensité représente parfois pour les enquêtés un jeu, ou une simple marque d'envie et de respect. On observe néanmoins, ici comme ailleurs, l'existence d'un « territoire du moi », selon l'expression de Goffman (1974). Ce territoire constitue une bulle minimale de sécurité (variable selon les époques, les cultures, les sexes, les milieux sociaux...) qu'aucune interaction à caractère public ne doit remettre en cause. La tête correspond évidemment à une partie du corps hautement significative, constitutive du « territoire du moi » (à l'instar de la bulle de sécurité qui l'entoure) : s'en rapprocher et la menacer retient immédiatement l'attention de la personne concernée, lui porter atteinte équivaut à déshonorer son propriétaire. « *Smasher* » avec dédain le haut du crâne de quelqu'un, lui ôter sa casquette et le décoiffer, pointer du doigt sa figure, etc., correspondent à des actes parfois lourds de conséquences s'il n'existe pas un rapport de subordination clairement établi ou s'il y a négation du rapport habituel de subordination. Seul celui qui domine ose de tels gestes sans crainte. La nonchalance avec laquelle il « *met des smashes* » symbolise son statut social supérieur.

L'expression corporelle joue un rôle primordial dans les logiques de distinction entre enquêtés et mieux vaut respecter les normes en vigueur. Pour s'y conformer, les enquêtés miment les jeunes de rue plus âgés et adoptent deux types d'attitude corporelle, populaires au double sens du terme.

Le premier se caractérise par le mouvement (et le bruit), envahissant l'espace par sa gestuelle et ses déplacements, par ses tapes amicales et ses claquements de doigts. Il témoigne du dynamisme physique et psychologique de son auteur.

Le second renvoie au contraire à une relative économie de mouvements qui ne doit sa popularité qu'à l'ampleur de sa décontraction. Le corps prend soin de montrer qu'il a pris ses aises, il s'étale et occupe sereinement le maximum d'espace en écartant les coudes ou les jambes par exemple. La tranquillité dont il fait preuve malgré l'agitation et le bruit qui l'entourent témoigne de la maîtrise dont dispose son propriétaire. Sans peur ni stress : il est « *cool* ».

Ceux qui ne respectent pas ces façons de faire ou qui les usurpent en voulant paraître plus « *durs* » qu'ils ne le sont, ont toutes les chances de devenir les souffre-douleurs des *leaders* du groupe et de passer toujours en dernier lorsqu'un partage s'effectue.

« Être un dur », « jouer au dur », « être dur au mal » ou « à cuire » : autant d'expressions employées fréquemment, car le jeune qui souhaite se faire « respecter » (ne pas être volé, insulté, frappé ou victime de l'indifférence...) doit « s'endurcir », inspirer la crainte étant la garantie la plus sûre contre « le manque de respect ». « Être un dur » devient une source essentielle de préoccupations et façonne les visages, les corps, les regards⁷. La pression constante de la compétition sociale développe la résistance des plus jeunes, ces « petits hommes » qui froncent les sourcils, croisent les bras, bombent le torse et nient la douleur⁸. L'amour commun du muscle structure les interactions : les enquêtés se jaugent (en particulier dans l'effort), s'entraînent et se défient (bras de fer, concours d'haltérophilie, bagarres ludiques de faible intensité). La masse musculaire de l'enfant cède rapidement la place à celle de l'homme, la gaieté enfantine se change vite en sérieux viril, comme dans une forme de « vieillissement » accéléré jugé positif car socialement nécessaire. Un « vieillissement » qui permet de paraître adulte avant l'âge et d'impressionner ses pairs ou de se mettre à leur niveau. Ce « vieillissement » est avant tout d'ordre sociologique (les enquêtés souhaitent « paraître » plus âgés que leur âge pour se conformer aux normes sociales) mais aussi « biologique » si nous acceptons l'utilisation du terme de « vieillissement » pour indiquer une évolution vers la maturité physique. Nous allons maintenant aborder un vieillissement biologique accéléré jugé négatif, qui renvoie non pas à la montée en puissance du corps mais à son déclin.

IV. Les « tox » ou le vieillissement accéléré négatif

À partir de la préadolescence, tous les jeunes de rue jouent plus ou moins aux « durs », mais ils y jouent plus ou moins bien et persistent à y jouer plus ou moins longtemps. Les acteurs les plus crédibles et les plus endurants se nomment et sont nommés les « chauds » : une catégorie assimilée à la figure du « caïd » (fort, rusé, déterminé, résistant, insoumis, viril). Les jeunes les moins qualifiés sont appelés les « tox » (une abréviation du terme

⁷ La dureté du regard représente un enjeu important. Il s'agit par exemple d'apprendre à regarder sans sourciller, sans intérêt pour la réaction de l'autre, avec l'expression de celui qui n'a plus rien à perdre, prêt au pire.

⁸ Les souffrances du corps se dissimulent, chaque blessure ou maladie représente un handicap qu'il faut camoufler ou ignorer, quitte à rejeter les conseils des médecins qui « n'y connaissent rien » et sous-estiment gravement « la robustesse hors du commun » de leur patient, ou plutôt méconnaissent les contraintes sociales qu'il doit affronter. Guérison et rééducation se réalisent « à la dure ». On observe ainsi un jeune qui brise lui-même son plâtre pour conduire une moto volée, ou qui suit ses copains dans une expédition punitive malgré son entorse. Un autre ne refuse pas la bouteille de whisky qu'on lui tend alors qu'il se trouve sous antibiotiques et relève un défi acrobatique même si sa fièvre lui donne le vertige.

« toxicomanes » assimilée à la figure du clochard en devenir : drogué, affaibli, inoffensif, sans signe extérieur de richesse) ou les « *filis à papa* » (timorés, prudents, discrets, féminins)⁹. Signalons la porosité des frontières entre ces catégories : cette typologie effectuée par les enquêtés doit s'envisager, d'un point de vue sociologique ou anthropologique, comme un système dynamique de pôles d'attraction à l'intérieur duquel les jeunes se déplacent ou sont déplacés à différents degrés et selon diverses temporalités. Les qualifications étudiées (« *filis à papa* », « *tox* », « *chaud* ») représentent des traits de caractère (la timidité ou l'assurance, la lâcheté ou le courage...) qui peuvent être associés à un statut social durable (« *Lui, c'est un filis à papa !* ») ou bien à une période de vie (« *Depuis mon accident de moto, je fume du shit comme un vrai tox, faut que je me ressaisisse !* ») ou encore à la brièveté d'un moment particulier (« *L'autre gars a insulté sa mère, alors Matthieu est devenu chaud, normal !* »). La présence de précisions contextuelles et temporelles tend à diminuer, en la relativisant, la dimension statutaire que recouvre normalement la qualification, et donc l'information, en question.

Les préadolescents qui seront bientôt qualifiés de « *toxs* » par leurs camarades sont les premiers de leur tranche d'âge à connaître la « *défonce* »¹⁰. Ils tendent à se regrouper et à former des bandes spécialisées dans la consommation de drogues où se transmettent des savoir-faire spécifiques à cette activité¹¹. Fumer et boire signifient à cet âge accéder à des produits réservés aux adultes. C'est « la frime » si le corps résiste aux épreuves qu'on lui inflige : au sein du cercle de pairs forgé par le vécu commun et précoce de la « *défonce* », il doit encaisser sans broncher pour témoigner de la force de son propriétaire. Vomissement, évanouissement, tremblement, regard hagard, bégaiement, etc., trahissent fragilité et méconnaissance et constituent un stigmate. Le reste du groupe provoque puis soumet à de nouveaux défis, ce qui induit la formation rapide des novices ou leur marginalisation/exclusion. La résistance du corps à la drogue conditionne les possibilités d'intégration sociale¹². Faouzy :

⁹ Les « *filis à papa* » (ou « *à maman* ») ne traînent dans la rue qu'à partir de leur (pré)adolescence, et de façon nocturne qu'à partir de la fin de leur adolescence, contrairement aux « *chauds* » et aux « *toxs* » qui y déambulent, en dehors du temps scolaire, jusqu'au coucher du soleil durant leur enfance, puis aussi la nuit dès le début de leur (pré)adolescence. Les « *filis à papa* » viennent en général de familles moins pauvres que celles des « *chauds* » et des « *toxs* ». Ils s'intègrent à l'univers des jeunes de rue plus tardivement avant de le quitter plus rapidement.

¹⁰ La « *défonce* » représente « l'assommoir des temps modernes » et se réalise essentiellement en mélangeant alcool, tabac et cannabis.

¹¹ Voir à ce sujet le célèbre « comment on devient fumeur de marijuana » (Becker, 1985, pp. 64-82).

¹² À l'inverse, les capacités athlétiques conditionnent les possibilités d'intégration aux groupes où les « *chauds* » sont surreprésentés. Mamadou raconte : « *Sylvain il veut traîner avec nous mais dès qu'on est en*

« Hamid on le laisse en plan (seul). Il squatte avec nous depuis deux semaines, mais c'est un débutant de la défonce. Il ne tient pas l'coup. Il part en banane (il fait n'importe quoi). C'est un boulet ce gars. »

La consommation intensive de drogues (dès le réveil) finit par user le corps des « *toxs* », décrédibilisant l'image de « *dur* » qu'ils souhaitent se donner. Plus ils vieillissent, plus ils paraissent plus vieux que leur âge, trop vieux pour leur âge, et plus ils rabaisent leur prétention à « *jouer les chauds* ». « *Fatigués* », « *usés* », « *foutus* », « *bousillés* », « *grillés* » autant de qualifications qui reviennent sans cesse à leur sujet. Leurs dents manquantes, leurs cernes, leur coiffure négligée, leurs vêtements usés et démodés, les traits de leur visage tirés par le surmenage de la « *défonce* », leurs blessures liées à la maladresse dont ils témoignent en état d'ébriété, correspondent à autant de stigmates physiques donc visibles. Les « *chauds* » leur reprochent de « *puer* », de « *pourrir le paysage* », « *d'être défoncés* », d'être désespérés, désespérants et contagieux (« *Pourquoi tu me postillonnes dessus avec tes virus de tox ?* »)¹³. Ces reproches s'expriment avec plus de virulence si le groupe s'expose aux regards des étrangers, ou pire, s'il attend leur approbation, comme c'est le cas devant des « *videurs* » à l'entrée d'une discothèque. Farid, un jeune adulte classé « *chaud* », met Bobby à l'écart et « *à l'amende* » :

« T'as vu ta dégainé. T'es fatigué mec. T'es usé c'est abusé mon pote ! On passera jamais les videurs. C'est mort direct le plan avec un gars grillé comme toi ! »

Exclu, Bobby se dirige vers un hall d'immeuble où « *squattent* » des adolescents qui fument du cannabis. Le samedi suivant, ces amis proches le prennent en charge, lui trouvent une paire de chaussures de ville, insistent pour qu'il se rase et veillent à limiter sa consommation d'alcool durant l'après-midi et le début de soirée.

À l'instar de Bobby, certains « *toxs* » sont appréciés pour leurs dispositions festives : ils « *mettent l'ambiance* » et font penser à ces « *soleils crachés du port d'Amsterdam* » chantés par Jacques Brel puisqu'ils dansent, eux aussi, « *pleins de bières et de drames jusqu'aux premières lueurs* ». Leurs mains recommencent perpétuellement le même ballet marqué par les mêmes éclats de rire, jusqu'à l'épuisement total. Ce spectacle finit par devenir

embrouille il se sauve ! Alors on ne le calcule pas ! Il est mauvais au foot, il ne sait pas se battre, vaut mieux qu'il traîne avec les petits. »

¹³ Certains « *chauds* » se transforment en « *toxs* » lorsqu'ils perdent le moral, suite à un accident quelconque par exemple ou suite à l'usure progressive qu'ils ressentent. Par contre les « *toxs* » se changent rarement en « *chauds* », sauf sur le court terme grâce par exemple aux effets stimulants produits par l'absorption d'alcool ou de cocaïne, ou sous l'influence d'une colère particulière renvoyant à un drame récent comme la mort d'un proche.

celui de leur autodestruction, comme si c'était le seul « choix » qui leur reste¹⁴. Il peut également correspondre à un appel au secours qui n'ose pas (ou plus) dire son nom : les vrais amis s'inquiètent davantage si le corps porte la trace du mal-être.

La mise en scène de la « *défonce* » représente par ailleurs une nécessité étant donné le cadre public où elle s'effectue (banc public, hall d'immeuble, café de la cité...), étant donné qu'il faut affronter le regard des passants et des autres jeunes de rue et qu'il vaut mieux dans cette affaire jouer un rôle actif plutôt que passif, quitte à s'approprier et à revendiquer le stigmaté.

V. Les « *chauds* » ou la force physique comme ressource et comme classement jusqu'à l'épuisement

Les « *chauds* », à la fois craints et respectés, recourent à l'intimidation et à la force physiques pour contraindre leurs interlocuteurs à prendre en compte leurs arguments, pour faire reconnaître la légitimité de leurs exigences et de leur statut social supérieur, ou la qualité de leur humour et la précision de leurs gestes (sportifs par exemple). Parallèlement, ils se réfugient derrière ce système de classement. Arouna déclare :

« J'ai vu en vrai Jamel Debouze (un jeune de cité devenu humoriste célèbre), l'autre jour. Il était avec ses gardes du corps. Il est tout petit ! Une crevette ! (Je lui fais remarquer que Jamel Debouze a sûrement d'autres qualités) OK, mais il reste une crevette pour moi. Je le croise dans la rue, je lui colle une baffe et il s'envole ! »

Malgré le sens de l'humour, le succès et l'argent, Jamel Debouze ne semble pas gagner l'estime d'Arouna. L'évaluation de la puissance des corps produit ici un système de classement qui permet de résister à d'autres systèmes de classement (riche/pauvre, célèbre/anonyme, beau/laid, savant/ignorant...) et de « sauver la face ». Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak notaient à propos des loubards : « s'y retrouvent le "sec" et le "trapu", le "costaud" et le "gringalet", le "poids lourd" et le "poids coq", qualificatifs ordonnés par rapport à l'idée que les milieux populaires se font du corps masculin, plus attentifs à la force qu'à la forme et ne caractérisant la forme qu'en référence à la force, la diversité des formes n'étant de ce point de vue qu'expressions diversifiées de la force. Tout au plus, pourrait-on remarquer chez les loubards une accentuation emphatique du schéma corporel populaire »

¹⁴ Au sein de la grande marginalité sociale, Vincent de Gaulejac (1996) a bien saisi cette dynamique où il s'agit de « toucher le fond », de s'attribuer au moins le « choix » de son autodestruction face aux difficultés à dire « je », à exprimer et à imposer une volonté personnelle.

(1983, p. 52). Pour Bourdieu, ce schéma exprime : « une philosophie pratique du corps masculin comme une sorte de puissance, grande, forte, aux besoins énormes, impérieux et brutaux » (1979, p. 211). Une puissance qui répond aux difficiles conditions d'existence, qui protège l'estime de soi et construit un imaginaire et des logiques de distinction spécifiques, mais une puissance qui devient vite épuisante et dangereuse. Foued, un « *chaud* » des années 1980 devenu père de famille et chauffeur-livreur témoigne :

« On ne peut plus faire comme avant, monter au charbon (chercher ou accepter le conflit physique) à la moindre embrouille. Déjà on est père de famille. Puis on est essoufflé, on a vu ce que ça donnait : (prenant un ton grave) on te casse trop facilement. Je ne sais pas comment te dire, mais, en gros : la force physique, la réaction immédiate, à la longue, ça paie pas. »

Pour diverses raisons, la force physique (et « la réaction immédiate ») tend à perdre son éclat au fur et à mesure que les enquêtés vieillissent et s'éloignent du monde des bandes et de la rue :

1) Les affrontements entre jeunes, et notamment entre « *chauds* », entraînent un coût physique de plus en plus élevé voire la mort biologique du fait de l'outillage progressif de la violence à partir de l'adolescence (armes blanches puis à feu).

2) Cet outillage dévalue les arguments de la corpulence et donc la place du corps.

3) La surveillance et la répression institutionnelles s'accroissent, notamment après la majorité.

4) La croissance de l'économie de services et le rétrécissement du secteur secondaire tendent à valoriser les compétences relationnelles (relation au client), parfois au détriment des compétences liées à la résistance physique (déterminante dans le monde ouvrier)¹⁵.

5) L'utilisation de la violence physique, indispensable à ceux qui entreprennent une carrière délinquante (Sauvadet, 2006), n'a pas la même utilité sur le marché légal de l'emploi, or celui-ci devient pour la plupart des jeunes le seul moyen de gagner une autonomie financière relativement stable, inextricablement mêlée au statut d'adulte et donc d'homme.

6) De nouvelles responsabilités conjugales et familiales préconisent une attitude plus prudente.

¹⁵ Au sujet des transformations qui ont récemment affecté le milieu populaire et notamment le milieu ouvrier, voir par exemple : Schwartz, 1998 ; Beaud, Pialoux, 1999.

7) Sans oublier le rôle de l'assagissement, de la maturité et de la fragilité dus au vieillissement biologique.

L'ensemble produit la lassitude et la résignation dont témoignent les propos de Foued. Des loubards aux jeunes de cité, on appelle cela « *se ranger* ».

VI. Conclusion : la lecture des corps

Dans cet univers concurrentiel où la moindre ressource aiguise les convoitises, où la force et l'intimidation physiques façonnent un ordre hiérarchique, où le monopole étatique de la violence physique apparaît illégitime et inefficace, les « *chauds* » représentent des vainqueurs et des *leaders* parmi les jeunes de rue. Leur puissance physique détermine et symbolise leur influence sociale. À l'inverse, les « *toxs* » sont perçus comme des vaincus, des subalternes. Leur déchéance physique détermine et symbolise leur relégation progressive, leur « mort sociale » au sein de la société globale mais aussi parmi les jeunes de rue.

Dans les deux cas, les corps se soumettent à rude épreuve. Les prises de risques vont *crescendo*, par nécessité, par désespoir, par habitude ou pour attirer l'attention, que cela soit à travers une consommation intensive de drogues ou par l'intermédiaire d'affrontements et d'acrobaties toujours plus dangereux. Ces prises de risques réussies ou malheureuses conditionnent en grande partie les liens sociaux. Elles donnent naissance à des réputations positives ou négatives, créent des solidarités ou des rivalités, engendrent des processus d'intégration ou de marginalisation sociale, voire d'exclusion temporaire ou définitive.

Dans ce contexte, la vie des corps s'accélère. Dès l'adolescence, les « *chauds* » se dotent d'une musculature d'homme. À trente ans, le corps des « *toxs* » en fait dix de plus. Ces transformations rapides du corps indiquent la dureté des conditions de vie qu'affrontent les enquêtés, et leur expérience précoce et continue, donc épuisante, de « *l'école de la rue* ».

Bibliographie

- Beaud Stéphane, Pialoux Michel, *Retour sur la condition ouvrière*, Paris, Fayard, 1999.
- Becker Howard S., *Outsiders*, Paris, Éditions A.-M. Métailié, 1985.
- Bourdieu Pierre, *La distinction : critique social du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.
- Farge Arlette, *Vivre dans la rue à Paris au XVIIIème siècle*, Paris, Gallimard, 1992.
- Flamand Jean-Paul, *Loger le peuple. Essai sur l'histoire du logement social*, Paris, La Découverte, 2001.
- Gaulejac Vincent de, *Les sources de la honte*, Paris, Desclée de Brouwer, 1996.
- Goffman Erving, *Les rites d'interaction*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
- Goffman Erving, *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1975.
- Mauger Gérard, Fossé-Poliak Claude, « Les loubards », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°50, 1983, pp. 49-67.
- Rubi Stéphanie, *Les « Crapuleuses », ces adolescentes déviantes*, Paris, PUF, 2005.
- Sauvadet Thomas, *Le Capital guerrier : Solidarité et concurrence entre jeunes de cité*, Paris, Armand Colin, 2006.
- Sauvadet Thomas, « Le sentiment d'insécurité du dealer de cité », *Le temps de l'histoire, Sociétés et jeunesse en difficulté*, n°1, mars, 2006, <http://rhei.revues.org/document133.html>.
- Schwartz Olivier, *La notion de « classes populaires »*, habilitation à diriger des recherches en sociologie, université de Versailles-Saint-Quentin, 1998.